

Danser contre les stéréotypes

La première école de danse du ventre ouvre ses portes en Egypte. Sa fondatrice vise la reconnaissance de la danse du ventre égyptienne comme héritage non matériel auprès de l'Unesco.

JAMAL BOUKHARI
CORRESPONDANT EN ÉGYPTE

Avec des vêtements qui laissent apparaître son ventre, les cuisses entourées d'une écharpe couverte de perles et les pieds nus, Amie Sultan, danseuse du ventre, ondule ses hanches au rythme de la musique traditionnelle. Derrière ses bras et ses mains qui se déploient en l'air avec grâce, ses deux jeunes élèves tentent de reproduire ses mouvements. Au mois de juillet dernier, l'annonce par Amie Sultan de l'ouverture du centre Taqseem, la première institution académique consacrée à la danse du ventre en Egypte, pays d'origine de ce type de danse, a fait l'écho d'une bombe dans le pays. Si ce centre situé dans le quartier chic de Zamalek au Caire vise à former des filles amatrices ainsi que des danseuses du ventre professionnelles, il a une autre mission : lutter contre la mauvaise réputation et la stigmatisation sociale des danseuses du ventre, qui s'est aggravée ces dernières années. Archives et documents historiques à l'appui, l'institut veut rappeler qu'à une époque, cet art faisait la fierté des Egyptiens.

« J'ai lancé le centre Taqseem car il n'y avait aucune école consacrée à son apprentissage malgré son ancienneté. Notre école est reconnue par le Conseil international de la danse », dit Amie Sultan au *Soir*.

Lutter contre les stéréotypes

« Le centre vise à faire reconnaître la danse du ventre égyptienne comme héritage non matériel auprès de l'Unesco, mais aussi déconstruire la mauvaise réputation qui colle à la peau des danseuses du ventre », ajoute la trentenaire, danseuse professionnelle depuis six ans, en montrant sur les murs de grands panneaux avec les danseuses du ventre les plus célèbres durant l'âge d'or du cinéma égyptien, vêtues du costume traditionnel.

Si l'inauguration du centre a réjoui certains qui le voient comme un moyen de préserver cet art, pour beaucoup d'autres, c'est un nouveau moyen de propager des pratiques indécentes dans



Amie Sultan

Amie Sultan est danseuse du ventre et fondatrice du centre Taqseem. Dans le milieu, on la surnomme « la danseuse ingénieure ». Diplômée de la faculté d'ingénierie, la jeune Cairote a décidé de bouleverser les attentes de sa famille en devenant danseuse du ventre en 2014. L'opposition de sa famille et la stigmatisation sociale n'ont jamais réussi à la dissuader.

C'est lors d'une visite dans un cabaret en 2014 qu'Amie est tombée amoureuse de cette discipline orientale. Quelques jours plus tard, elle cherchait une professeure pour lui apprendre les techniques de cette danse. Sa formation en danse de ballet pendant son enfance l'a aidée à se perfectionner rapidement. En 2016, dans un hôtel du Caire, les pieds nus d'Amie ont touché l'arène de la danse pour la première fois. Sa passion a rapidement fait d'elle l'une des danseuses les plus célèbres d'Egypte. Amie est aujourd'hui une des rares danseuses du ventre égyptiennes à avoir réussi à se faire une place dans ce métier, désormais dominé par les danseuses du ventre étrangères, originaires pour la plupart de Russie, d'Europe de l'Est, et du Brésil. Mais cette Cairote a décidé d'aller plus loin dans son métier. En juillet 2022, elle a lancé le centre Taqseem, qui vise à fournir des cours de danse du ventre et à archiver et documenter cet art dans le but de l'enregistrer comme héritage non matériel auprès de l'Unesco. J.A.B.

la société. Sur Facebook, la page du centre a reçu une pluie de critiques suite à son lancement

« Malheureusement, la perception des Egyptiens sur les danseuses du ventre a énormément changé ces dernières années. Dans le passé, les danseuses bénéficiaient d'un statut social important. Maintenant, dans la tête de la plupart des gens, cette danse évoque une femme déviante plutôt qu'une artiste », ajoute la fondatrice du centre.

Pour Amie Sultan, le changement de la représentation des danseuses du ventre dans le cinéma, et leur disparition de l'espace public et culturel pour se retrouver uniquement dans les boîtes de nuit a aggravé leur mauvaise réputation. « Cette image négative est due notamment à l'absence d'éducation et d'activités culturelles liées à la danse du ventre. Aujourd'hui, on la retrouve seulement dans les boîtes de nuit, et des endroits où on sert de l'alcool. Pour les

sociétés orientales, c'est un problème », explique Amie Sultan. « Le cinéma d'aujourd'hui représente négativement les danseuses du ventre dans des cabarets avec des scènes de crime et des drogues. »

La solution : tenter de faire sortir la danse du ventre des boîtes de nuit, précise la danseuse.

Pour Amie Sultan, l'école doit être un espace privé et sécurisé pour que les filles puissent s'exprimer librement dans un environnement artistique et, quelles que soient leurs formes, jouir de la danse.

© J.A.B.

Dans le passé, les danseuses bénéficiaient d'un statut social important

Amie Sultan
Danseuse du ventre

”

Un libre espace pour les filles

Dans ce contexte de stigmatisation de la danse du ventre dans la société égyptienne, le centre Taqseem vise surtout à fournir un espace sûr pour les filles qui souhaitent se former à cet art. C'est le cas de Safaa Saeid. Grâce au centre, elle a enfin trouvé un refuge loin de sa famille conservatrice pour pratiquer cette

discipline qui la passionne depuis son enfance.

« J'ai cherché un centre pour pratiquer la danse orientale, mais je n'en avais jamais trouvé. En juillet, quand

j'ai lu sur Facebook l'annonce de l'inauguration du centre, je suis directement venue et l'institut m'a offert une bourse d'étude de 150 heures pour me former », raconte Safaa Saeid, employée dans un centre de psychothérapie.

« Un des buts de notre centre est de créer un espace privé et sécurisé pour que les filles puissent danser et s'exprimer librement dans un environnement artistique. On veut promouvoir la diversité, et permettre à chaque fille, quelles que soient leurs formes, de jouir de la danse », explique Amie Sultan. La stigmatisation et l'illicéité entourant la danse du ventre mettent en péril chaque fille qui souhaite pratiquer cette danse, ajoute la fondatrice.

histoire De l'âge d'or à l'ère du conservatisme

J.A.B.

En Egypte, la danse du ventre semble innée chez les femmes, tant elle a marqué les plus grands classiques du cinéma égyptien, vus et revus par toutes les générations.

Personne ne sait quand exactement la danse du ventre est apparue sur la terre du Nil. Mais l'histoire de la danse en général en Egypte remonterait à l'ancienne Egypte, lorsque la femme dansait pour les dieux.

Il faut attendre le XIX^e siècle pour trouver la première référence à une danseuse du ventre égyptienne dans la littérature. Pendant son voyage en Egypte, Gustave Flaubert a rencontré deux fois Kuchuk Hanem, la danseuse la plus célèbre du moment. A cette époque, on ne parle pas encore de « danse du ventre », le terme utilisé pour décrire la danseuse dans la société égyptienne était *Ghazia* (pluriel : *Ghawazis*), qui signifie « femme libre ». C'est à la fin du siècle, avec l'essor de l'orientalisme et le colonialisme, que les Européens inventent le terme de « danseuse du ventre », une description jamais utilisée en Egypte

et mal vue par les danseuses égyptiennes qui préfèrent être nommées « danseuses orientales ».

Année après année, la danse du ventre se popularise. En 1869, c'est une *Rakassa* (« danseuse ») qui est choisie pour saluer les rois et empereurs lors de l'inauguration du Canal de Suez. A l'aube du XX^e siècle, la belle époque commence pour les danseuses du ventre qui s'embourgeoisent, convoitées par les familles riches et nobles.

A partir de 1980, la situation connaît un tournant avec l'arrivée de la vague islamiste sur le pays

Le début de l'âge d'or du cinéma égyptien dans les années 1940 ouvre une nouvelle voie pour ces danseuses, aidées par Badia Masabni. Connue sous le nom « la reine de la Nuit », Badia Masabni entraîne une nouvelle génération de danseuses du ventre, qui deviennent par la suite les stars des plus grands films égyptiens. A cette

époque, aucun film n'est considéré complet sans des scènes de danse du ventre. La sphère publique n'est pas en reste : partout dans le pays, chaque mariage et événement est l'occasion d'assister à un de ces spectacles.

A partir de 1980, la situation connaît un tournant avec l'arrivée de la vague islamiste sur le pays. La société de plus en plus conservatrice n'est plus à l'aise avec ces ondulations des hanches des danseuses du ventre au rythme de la musique.

Désormais, les familles éprouvent de la honte que leurs filles pratiquent cette danse professionnellement. Si la danse du ventre reste populaire dans les milieux festifs, elle devient automatiquement liée à l'indécence. Certaines danseuses du ventre sont traitées de prostituée et subissent des violences sexistes.

Cette hostilité à l'encontre de toutes les Egyptiennes qui pratiquent cet art a renforcé l'afflux des étrangères en Egypte pour pratiquer la danse du ventre. Depuis près de dix ans, les Russes, Arméniennes, Européennes et Brésiliennes dominent l'univers de cette danse, dans son pays natal.



Dans les années 1940, « la reine de la Nuit », Badia Masabni entraîne une nouvelle génération de danseuses du ventre, qui deviendront des stars du cinéma. © D.R.

© D.R.

